

GYÖRGYI FÖLDES

Traduction et réception. « Pourquoi les Français se désintéressent-ils de la littérature hongroise, notamment des œuvres de Zsigmond Móricz ? »

En 1933, Géza Laczkó, critique francophone, écrit un essai hardi dans la revue *Nyugat*. Le texte, dont déjà le titre (*Miért nem kell a franciáknak a magyar irodalom?* : « Pourquoi les Français se désintéressent-ils de la littérature hongroise ? »)¹ est provocant, expose les causes de cette réception réservée. Parcourons-les : 1. Quant aux pièces hongroises, elles sont généralement présentées dans de petits théâtres. 2. Les romans hongrois traduits en français sont des publications de propagande ou bien des tentatives désespérées d'éditeurs désespérés. 3. Et l'argument le plus provocant : la littérature hongroise reste sans intérêt, parce qu'elle est sans valeur. D'abord, la remarque ne semble concerner que les traductions : le caractère littéraire du style des traducteurs français est fort douteux. Comme ils ne connaissent pas la langue hongroise, ils travaillent d'après des traductions brutes, ils ne saisissent donc pas et ne peuvent pas rendre l'originalité stylistique de tel ou tel auteur. Puis nous apprenons – c'est d'ailleurs le porte-parole ou l'alter ego de Laczkó, une dame hongroise, cultivée et vivant à Paris depuis longtemps qui prononce cet argument – que les textes littéraires hongrois pourraient être écrits en n'importe quel point de l'Europe ou du moins de l'Europe centrale. Or, selon Laczkó, l'internationalité d'une littérature quelconque est inférieure au caractère national (compris ici comme une certaine spécificité, un certain goût, et non pas comme régionalisme ou populisme : dans notre cas, comme caractère magyar et non pas comme caractère « magyaros »). Selon l'avis de cette femme, Petőfi était encore un vrai Hongrois avec sa « puszta », Madách l'était aussi avec son transcendentalisme morose, même Ady l'était avec sa révolte ; mais les paysans de Zsigmond Móricz sont déjà pareils aux paysans de Maupassant, à ceux de Ludwig Thoma ou à ceux de Ouida : le paysan est le sujet le plus international possible, car il comporte peu de couches (avidité, astuce, lenteur, humour). Il en est

¹ Géza Laczkó, « Miért nem kell a franciáknak a magyar irodalom? », *Nyugat*, 1933, I, p. 299-302.

de même de l'autre thème de Móricz : les mœurs de province, similaires partout sur le continent.

Dans mon intervention, je me propose donc de faire des réflexions sur ces affirmations osées de Géza Laczkó, en examinant le cas de son exemple, c'est-à-dire celui de Zsigmond Móricz, ou, plus précisément, celui de son roman traduit en français à la même époque, *Az isten háta mögött* ('Derrière le dos de Dieu'). (Une remarque entre parenthèses : ce n'est pas par hasard que Laczkó désigne cet auteur comme exemple négatif. En 1924, dans son article *Móricz Zsigmond helye köztünk és köztük*, 'La place de Zsigmond Móricz parmi nous et parmi eux',² il lui a déjà contesté son rôle de chef spirituel dans le courant littéraire, dont *Nyugat* était l'organe principal, et l'a classé parmi les écrivains qui représentent le peuple, les paysans de l'extérieur et de manière hautaine.)

Bien que Móricz se mette quelquefois – faussement – dans le groupe des écrivains populistes-nationalistes (*nép-nemzeti irányzat*), dans *Világirodalom felé* – 'Vers une littérature universelle', il affirme que « les très bons écrivains sont au-dessus de la race et de la nationalité ».³ Nous apprenons d'un autre écrit⁴ qu'il voit clairement la bipolarité du monde littéraire hongrois – la tendance internationale et urbaine versus la tendance nationale et populaire – mais qu'il juge cette désunion seulement apparente. « L'écrivain ne peut nous donner que sa propre substance. Et dans ce qu'il nous donne, il y a sa substance entière. » Il ajoute que « dans celui qui est né écrivain, vit toute l'atmosphère de son époque », mais cette atmosphère est seulement le reflet intérieur de la réalité. Or il déclare encore dans un troisième article (*Nemzeti irodalom* – 'Littérature nationale')⁵ : « La littérature commence par la personnalité ». Ce principe est donc indépendant de la classe représentée dans l'œuvre, surtout que « tout le monde veut comprendre par les "ambitions nationales" les désirs, les desseins, les possibilités du cercle social où il vit. » Il définit la littérature nationale d'un aspect très ouvert, du côté de la langue (un peu à

² Géza Laczkó, « Móricz Zsigmond helye köztünk és köztük », *Nyugat*, I, p. 324-326.

³ Zsigmond Móricz, « Világirodalom felé », *Nyugat*, le 1 janvier 1921, (Cf. encore: idem, *Irodalomról, művészetről 1899-1923*, Bp., Szépirodalmi, 1959, p. 371-375.)

⁴ Zsigmond Móricz, « Magyarság és nemzetietlenség », *Nyugat*, le 16 avril 1912, (Cf. encore: idem, *Irodalomról, művészetről 1899-1923*, Bp., Szépirodalmi, 1959, p. 289-296.)

⁵ Zsigmond Móricz, « Nemzeti irodalom », *Nyugat*, le 16 février 1921, (Cf. encore: idem, *Irodalomról, művészetről 1899-1923*, Bp., Szépirodalmi, 1959, p. 378-393.)

la manière de Humboldt, mais aussi à la manière postmoderne), ce serait « *l'ensemble des œuvres de tous les auteurs qui écrivent en hongrois* ».

Aussi sympathiques et modernes que soient toutes ces considérations, elles semblent confirmer l'opinion de ce critique sévère, selon qui l'œuvre de Móricz n'a pas de profil spécifiquement hongrois. Notons cependant que d'une part, Móricz ne nie pas que le monde extérieur, p. ex. le milieu, adapté à la personnalité de l'auteur, fasse partie aussi du monde du texte ; d'autre part – et nous verrons, cette remarque aura une importance primordiale – la langue est le critère (le seul critère) de la littérature nationale, or, il est tout à fait naturel que le langage, le style individuel de l'auteur s'attache aux spécificités de cette langue.

Ce n'est pas par hasard que ce soit justement ce roman de Móricz, *Derrière le dos de Dieu*, qui soit traduit le premier, en 1930 : il donne lieu à un rapprochement avec *Madame Bovary* de Flaubert, non seulement implicitement, mais aussi par des allusions explicites. Il représente donc un cas tout à fait spécifique : une intertextualité très serrée, une parenté proche avec un roman célèbre de la littérature française – cependant les différences elles aussi émergent plus nettement de cette comparaison directe. Les parallèles implicites apparaissent en genre : roman de mœurs ; en intrigue : vie en province, mariage malheureux, adultère, suicide (ou tentative de suicide) ; en personnages : jeune et belle épouse aux vastes ambitions, mari un peu sot, mais de bonne volonté, jeunes hommes, etc. Au début du roman, les réflexions de l'un des personnages principaux, du jeune juge, signifient la première référence directe au roman de Flaubert :

Il pensait à Madame Bovary, à son cas si merveilleux mais qui ne se *reproduirait* jamais [...] Il n'y avait pas une femme pareille dans toute la petite ville. Pour atteindre un tel développement de soi-même, il faut une société très civilisée. [...] Quelle caricature de caricature, ce monde où nous vivons [...] Ici, tout n'est que banalité, banalité fade et monotone. [...] Où sont ces états d'âme, ces couleurs que le souvenir nébuleux de la petite ville française évoque encore au travers du livre ? [...] Là-bas, la vie est odorante, colorée. [...] Mais ici tout est si froid et terne. [...] Rien de plus banal qu'un adultère en cette société [...]⁶

(Notons ici que le juge n'a pas encore rencontré Madame Veres dont il sera amoureux, et qu'il n'a pas encore commis d'adultère avec une autre femme de la ville). Nous citons encore comme allusion les dernières phrases du texte,

⁶ Zsigmond Móricz, *Derrière le dos de Dieu*, Paris, Éditions Ibolya Virág, 1996, p. 18.

prononcées par l'instituteur, après la tentative de suicide mal réussie de sa femme: « Il [le juge] m'appellait d'un certain nom de „Monsieur Bovary”, portant je lui ai répété souvent que je m'appelais Pál Veres. Ce qui est tout de même bien différent ![...] »⁷

Móricz écrit justement cette réplique de *Madame Bovary* pour faire ressortir le contraste entre les deux petites villes, les circonstances et les deux femmes, pour montrer que la province hongroise est encore plus terne, la vie y est encore plus désespérée, et comment le sort de la jeune épouse (qui, tout en étant un peu vulgaire, est exempte du ridicule de sa sœur française) tourne au tragicomique. Pourtant *Derrière le dos de Dieu* se distingue surtout par son style : son langage pur, fluide, simple mais savoureux, plein de tempérament, même de sexualité étouffée qui assure son autonomie totale par rapport à *Madame Bovary*.

C'est par ce style que le monde du roman se construit. Comme le critique de la traduction française, Albert Gyergyai l'écrit aussi dans *Nyugat*,⁸ ce sont les mots naturels, évidents et directs du texte originel qui réussissent à enfermer la grisaille du quotidien, l'avidité de la chair et du sang, l'existence corporelle des gens, le fléchissement d'une femme mûre et celui d'un adolescent, le déroulement lent du drame avec la fin ridicule, et surtout les troubles des destins parmi les forces naturelles et sociales ; or, tout cela n'est pas reflété par le langage stérile de la traduction, même si cette dernière est d'ailleurs correcte au niveau du récit. Gyergyai définit le „style” – celui dont le travail de Gara et de Largeaud est privé – comme un fluide insaisissable, qui offre au mot du sens, une forme et de l'efficacité.

Je partage l'avis de Gyergyai pour ses reproches, ainsi que pour ses louanges concernant la suite du récit, quoique je doive y ajouter que dans la traduction il y a également des fautes d'inattention (il manque plusieurs paragraphes, nous trouvons dans le texte quelques problèmes de traduction). Ce qui est quand même sûr, c'est que quelques références culturelles, certaines nuances et le surplus stylistique ou connotatif sont perdus. Ces derniers sont inséparables de la langue, or, sur ce point, la thèse de Humboldt peut nous servir d'appui théorique : chez lui, nation et littérature sont des notions déduites de la notion de la langue, la diversité des

⁷ *Op. cit.*, p. 190.

⁸ Albert Gyergyai, « Móricz Zsigmond franciául » [Derrière le dos de Dieu], trad. László Gara et Marcel Largeaud, Édition Rieder, *Nyugat*, 1930, II, p. 146-147.

cultures provient de la diversité des langues. Les textes littéraires en leur matérialité, p. ex. leur style (c. à. d. les figures, le rythme des segments différents, les effets expressifs au niveau des sons comme les allitérations, onomatopées, etc.) – comme manifestations langagières - sont indirectement inséparables de la vision du monde des auteurs dont l'activité littéraire contribue à l'existence de la culture nationale. Comme Ricœur l'écrit :

Et les textes à leur tour font partie d'ensembles culturels à travers lesquels s'expriment des visions du monde différentes, qui d'ailleurs peuvent s'affronter à l'intérieur du même système élémentaire de découpage phonologique, lexical, syntaxique, au point de faire de ce qu'on appelle la culture nationale ou communautaire un réseau de visions du monde en compétition occulte ou ouverte.⁹

D'où vient que la traduction – en tant que passage ou dialogue entre deux cultures, une appropriation de l'étranger et une compréhension de soi - signifie d'une part quelque chose de très important et très positif, mais également quelque chose d'impossible, et ainsi frustrant, car les deux langues et les deux modes de parler peuvent être bien différents. Cependant, la traduction comporte une éthique que les théoriciens de la traduction partagent et formulent de différentes façons : « *traduire, c'est servir deux maîtres : l'étranger dans son étrangeté, le lecteur dans son désir d'appropriation* » (Franz Rosenzweig) ; « *amener le lecteur à l'auteur, amener l'auteur au lecteur* » (Schleiermacher)¹⁰ ; pratiquer « *l'hospitalité langagière* » (Paul Ricœur).¹¹

Or, comme nous l'avions signalé, la traduction de Gara et de Largeaud ne semble pas satisfaire ce principe. Pour illustrer cette affirmation assez gênante, nous énumérerons seulement quelques exemples des deux premiers chapitres :

Références culturelles :

- ***borsodi matyók*** : éliminé
- ***apró sajómenti falvak*** : éliminé
- ***ősmagyarok*** : *les ancêtres des véritables Hongrois*
- ***hronyec*** : éliminé

⁹ Paul Ricœur, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 55.

¹⁰ Cités par Ricœur, *ibid.*, p. 9 et 41.

¹¹ Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 19.

Réduction d'une expression créant une ambiance ou connotant un milieu social, neutralisation d'une expression dialectale :

- **mi jussa?** : *de quel droit ?*
- **van szerencsém!** : *j'ai bien l'honneur de vous saluer, Monsieur !*
- **alászolgája, urak!** : *au revoir, Messieurs !*
- **nagysád!** : *Madame !*
- **hát kérem alássan!** : *éliminé*
- **vekszálni** : *réprimander*
- **flaskó** : *bouteille*
- **Vígkamara** : *chambre de Vig*
- *Une chanson d'étudiants* : *éliminée*
- **de bizony az asszony nem vót otthon** : *mais comme elle n'était pas à la maison*
- **mék vót az a gazember!** : *Quel est ce lâche !*

Négligence des nuances stylistiques, simplifications :

- **restelkedett miatta** : *ce défaut le gênait*
- **s az asszonyra meredt, mintha fennakadt volna a szeme** : *son regard fixe attaché à la femme*
- **heccelődni** : *plaisanter*
- **becsípni** : *s'enivrer*
- **káplán** : *étudiant (une seule fois: en théologie)*
- **rebegni** : *bégayer*
- **szelíd kis jámbor fiú** : *garçon posé et doux*
- **iskolai kín** : *souci scolaire*
- **rámered** : *regarder*
- **tutyimutyi** : *veule*
- **kikutatott egy csípőszerszámot, amellyel levágta** : *avec un petit instrument il coupa*
- **csípett egyet a szemével** : *eut un clignement d'œil*

Réduction d'une expression originale ou d'une image :

- *Az isten háta mögött* (= très loin, dans la province profonde ; abandonné de Dieu): *Derrière le dos de Dieu* (= abandonné de Dieu)
- *a hét pokol pirulása* : *les affres de l'enfer*
- *a szomszéd Druhonyecz lévitája* : *l'instituteur de Druhonyecz, le bourg voisin*
- *teringette faszekere - mondta tréfálkozva Veres* : *fichtre ! non – dit plaisamment Veres*
- *duhajkodó mozdulatok* : *éliminé*
- *fura kis bolondság!* (c'est-à-dire le briquet de l'instituteur) : *curieux objet !*
- *Úgy szép az asszony, ha lóg a kontya!* : *La femme n'est belle qu'entre deux verres !*
- *szétgömbölyödött arc* : *visage épanoui*
- *hó, fráter!* : *Eh ! là, jeune homme !*
- *Hogy kuksol a fráter* : *Qu'est-ce qu'il fait ici, ce gamin, à se croiser les bras !*
- *Majd csak megériünk valahogy!* (c'est-à-dire au baccalauréat)
- *Azt tudom, hogy a tök is megsárgul a napon, de nem lesz abból sose dinnye! - élcelt a bátyja, s mindenkinek úgy tetszett, hogy valami kitűnő vágást dobott az öccs fejéhez.*
- *Malgré tout, nous arriverons à nos fins.*
- *Les citrouilles jaunissent aussi au soleil, répartit spirituellement l'oncle, mais elles ne se transforment jamais en melons. Et il sembla à tout le monde qu'il avait lancé une magistrale réplique à son neveu.*

Erreurs de traduction :

- *a házigazda úgy ivott, mint egy pulyka* (= yeux fermés ; connotation : de manière ridicule, provinciale) : *le maître de la maison buvait comme un Templier* (= avec excès ; connotation : ivrogne, histoire française)
- *amelytől újra hályog borult a szemére* : *et son regard vacilla encore*

Mais soyons justes. Malgré ces fautes, il est indubitable que László Gara - qui s'installe en France en 1924, fit ses études à la Sorbonne, puis travailla comme journaliste et traducteur à l'agence Opera Mundi – fit un travail pionnier et colossal pour propager la littérature hongroise en France. Il fit connaître aux lecteurs français de nombreux auteurs hongrois, entre autres Attila József, Illyés, Kassák, Jókai, Karinthy, Kosztolányi, Márai, Déry, Aladár Kuncz, László Németh, Ferenc Molnár, Ottlik, Sarkadi, Áron Tamási, Magda Szabó – son goût, sa capacité de choisir est donc infaillible. Mais comme sa langue maternelle est le hongrois, il semble qu'il ne sent pas toujours les nuances en français ; de plus, n'osant pas risquer de commettre des fautes, ou n'ayant pas assez de courage pour jouer avec la langue plus librement, il affadit le style ou élimine parfois l'expression concernée. Voilà pourquoi il travaille volontiers avec des hommes de lettres français, en faisant une première version à encore remanier (qui vaut peut-être un peu plus que la traduction brute), mais il semble qu'il aurait dû réaliser une meilleure collaboration avec ses collègues français (choix du co-traducteur, explication détaillée des propriétés du texte hongrois à traduire, fort sens de la critique quant au résultat, etc.).

La version française de ce roman de Móricz est déjà le troisième volume hongrois de la série intitulée *Les prosateurs étrangers modernes* de l'édition Rieder, après l'*Anthologie des conteurs hongrois d'aujourd'hui*¹² et *Voyage à Capillarie* de Frigyes Karinthy¹³, qui ont été tous traduits par Gara avec la collaboration de Marcel Largeaud. Ce dernier est d'ailleurs peu connu dans la vie littéraire française : étant originellement pharmacien, puis critique littéraire dans un journal local, il rédige *Temps des Hommes*, une revue internationale avec László Gara et Jean Rousselot. Cependant, nous pourrions nous tromper si nous arrivions à la conclusion que les problèmes cités proviennent ici tout simplement du manque éventuel de la compétence du traducteur français. D'une part, le texte français de *Capillarie* est impeccable. D'autre part, Gara traduira encore deux

¹² *Anthologie des conteurs hongrois d'aujourd'hui*, trad. László Gara et Marcel Largeaud, notes bibliographiques Béla Pogány, Rieder, Paris, 1927. (Les prosateurs étrangers modernes 1.)

¹³ Frigyes Karinthy, *Voyage à Capillarie*, trad. László Gara et Marcel Largeaud, Rieder, Paris, 1931. (Les prosateurs étrangers modernes 2.)

œuvres de Móricz, *Árvácska (Celle de l'assistance)* en 1953 (seul)¹⁴ et *Sois bon jusqu'à la mort* avec Jean Rousselot, publié seulement en 1969.¹⁵ Dans *Árvácska*, traduit par Gara seul, nous trouverions des fautes de la même nature que dans *Derrière le dos de Dieu*, sauf que le rythme de la prose (p. ex. la segmentation des phrases) de Móricz y est encore moins restituée. D'autre part – et c'est le plus surprenant – le cas de *Sois bon jusqu'à la mort* est encore pire : avec le poète et traducteur réputé, Jean Rousselot, ils font mourir le roman de Móricz, ne respectant aucunement le texte de base, ni le style, ni le contenu (même au niveau des événements).

Enfin une hypothèse un peu extrême ou exagérée... Peut-être Gara a-t-il travaillé selon les exigences qu'il suppose de la part des lecteurs français? Par sa traduction, a-t-il vraiment voulu faire de notre littérature une littérature quasiment française en n'accentuant pas le style móríczien, censé comporter des spécificités provenant des propriétés de la langue hongroise? Car, contrairement à l'opinion de Géza Laczkó, Gara observe¹⁶ que – même si la situation s'est beaucoup améliorée après la Première Guerre mondiale – le public français refuse tout ce qui est étranger : bien qu'il aime l'exotisme, celui-ci doit être „un exotisme français”, un exotisme à la Loti ou Paul Morand.

GYÖRGYI FÖLDES

Institut d'études littéraires du Centre de recherche des sciences humaines de
l'Académie hongroise des Sciences
Courriel : foldesgy@gmail.com

¹⁴ Zsigmond Móricz, *Árvácska. Celle de l'Assistance*, trad. László Gara, illustrations: Miklós Gyóri, Genève, Connaître Coopérative Édition, 1953.

¹⁵ Zsigmond Móricz, *Sois bon jusqu'à la mort*, trad. László Gara et Jean Rousselot, Bp., Corvina-UNESCO, 1969.

¹⁶ László Gara, « Magyar irodalom Franciaországban », *Nyugat*, 1930, I, p. 810-812.